

Héros : vous avez eu tant d'envie de briller & de faire du bruit dans le monde , que j'ai droit de conjecturer que tout ce bel étalage d'actions & de sentimens vertueux étoit plutôt l'effet de votre vanité que d'un attachement sincère à la vertu. Après tout , ces belles actions vous ont-elles mis à couvert des reproches & des malédictions des peuples qui ont éprouvé votre fureur ? Ces sentimens élevés ont-ils effacé vos cruautés ? En avez-vous moins mérité le titre odieux de fléau de l'Orient ? Puisque vous étiez si généreux, pourquoi vous occupiez-vous sans cesse à tourmenter vos semblables ? Croyez-moi : vous aurez bien de la peine à faire un véritable Héros d'un Souverain couronné de lauriers teints de sang. Ce sera un Conquérant , j'en conviens ; mais qu'est ce qu'un Conquérant ?

## ALEXANDRE.

Un Conquérant ! c'est un de ces hommes extraordinaires nés pour régner & pour changer la face de l'Univers. Pensées , actions , sentimens , projets , tout est grand dans lui. A son nom seul on est saisi d'étonnement & de respect.

## ATTILA.

Un Conquérant , selon moi , est un

homme né pour troubler le repos de la société. Pensées , actions , sentimens , projets , tout dans lui n'en annonce que le tyran. Une ambition excessive , une témérité heureuse , un génie remuant & entreprenant , peu d'humanité , voilà son caractère. Des vices brillans & tumultueux , des actions qui ont un air de grandeur & de singularité , voilà les fondemens de son héroïsme.

A L E X A N D R E.

Vous ne flattez pas vos portraits.

A T T I L A.

Plaisantez tant que vous voudrez , vous ne sçauriez toujours vous regarder comme un Héros , sans convenir avec moi que si j'eusse sçu , comme vous , dérober l'estime & l'admiration des hommes par quelques actions d'une grandeur d'ame & d'une vertu apparente , on auroit oublié mes cruautés , & le barbare Attila seroit au nombre des Conquérens & des Héros.

A L E X A N D R E.

Je vous avoue de bonne foi que tous mes droits à l'héroïsme dispaeroissent devant vous. Il me semble qu'à présent Alexandre n'est plus le grand Alexandre.

D iij

## ATTILA.

C'étoit pourtant ces droits que vous étaliez avec tant de faste ; je vous en ai dépouillé sans peine. Si les hommes devenoient meilleurs juges du mérite, & examinoient avec autant de rigueur tous ceux qu'ils regardent comme des Héros, combien en trouveroient-ils indignes de ce glorieux titre ? combien de scélérats même démasqués ? Ils verroient pour lors que les réputations qu'ils croyoient les mieux fondées ne se soutenoient que par leur prévention.

PERCHERON, *à Houdan, en Beauſſe.*

## O D E

*De M. le Franc à M. Racine, sur la mort de son Fils.*

**I**L n'est donc plus, & sa tendresse  
 Aux derniers jours de ta vieillesse  
 N'aidera point tes foibles pas ;  
 Ami, ses vertus ni les tiennes,  
 Ni ses mœurs douces & chrétiennes,  
 N'ont pu le sauver du trépas.



Cet objet des vœux les plus tendres ,  
 N'ira point déposer tes cendres  
 Sous ce marbre rongé des ans ,  
 Où son Ayeul & son modele ,  
 Attend la dépouille mortelle  
 De l'héritier de ses talens.



Loin de tes yeux , loin de sa mere ,  
 Au sein d'une plage étrangere  
 Son corps est le jouet des flots ;  
 Mais son ame du Ciel chérie ,  
 N'en doute point , dans sa Patrie  
 Jouit d'un éternel repos.



O Loix saintes ! ô Providence !  
 C'est bien souvent sur l'Innocence  
 Que tombent tes coups redoutés !  
 Un enfant du siècle prospere ;  
 L'homme qui n'a que Dieu pour pere ;  
 Gémit dans les adversités.



Cher Racine , ta main te frappe ,  
 Tandis que le coupable échappe  
 Au déluge ardent de ses traits !  
 Quel cœur vertueux & sensible ,  
 Ou quelle ame assez inflexible  
 Te refusera des regrets ?



D iv

## 80 MERCURE DE FRANCE.

Quand l'infortune suit tes traces,  
Autant que mes propres disgrâces  
Mon amitié sent tes malheurs :  
Mais que pourroit son assistance ?  
Dieu te donnera la constance ;  
Tu n'auras de moi que des pleurs.



Tu sçais trop qu'un Chrétien fidèle,  
Du sang & de la chair rebelle  
Triomphe sans haine & sans fiel ;  
Tranquille il entend le tonnerre,  
Et tout ce qu'il perd sur la terre,  
Il le regagne dans le Ciel.



Mais vous, dont l'orgueilleuse vie  
De l'humaine philosophie  
Tire la force & son secours,  
Si dans ce monde périssable  
Un revers soudain vous accable  
Parlez, quel est votre recours ?



Qui vous soutiendra dans vos pertes ?  
Quelles ressources sont offertes  
A votre audace de Géant ?  
Point d'avenir qui vous console,  
Un système impie & frivole,  
Et l'espérance du néant.



Je les vois déjà, ces Grands hommes ;  
 Qui pour nous , peuple que nous sommes ,  
 Parmi leurs disciples ravis ,  
 Dévoilent les causes sensibles  
 De ces Phénomènes terribles ,  
 Qui te font regretter ton Fils.



Des vents resserrés dans leurs chaînes  
 Et des fournaies souterraines ,  
 Ils nous expliquent les effets ;  
 Et pas un seul d'entr'eux ne pense  
 Que c'est peut-être la vengeance  
 D'un Dieu qu'irritent nos forfaits.



Ils écartent ces Loix suprêmes ,  
 Et s'efforcent par leurs problèmes  
 D'anéantir le vrai Moteur.  
 Recherches pleines d'imposture  
 Qui trouvent tout dans la nature ;  
 Hors le pouvoir de son Auteur.



Tels , en leur Ecole proscrite ,  
 Les Eleves de Démocrite  
 Forgeoient des Dieux , phanômes vains ;  
 Qui dans une langueur profonde ,  
 Après avoir créé le Monde ,  
 Oublioient l'œuvre de leurs mains.



D. ♡

## 82 MERCURE DE FRANCE.

Laiſſons-là ces mortels ſublimes  
Traiter d'eſſais puſillanimes  
Les traits de nos humbles crayons :  
Qu'à leur eſſor ils s'abandonnent ;  
Ce ſont des ſages, qu'ils raifonnent :  
Nous, eſprit vulgaires, croyons..



Croyons : c'eſt là notre partage.  
Que la Foi diſſipe ou ſoulage  
Tous nos chagrins les plus cruels ;  
Et n'attendons dans cette vie  
Qu'une mort qui ſera ſuivie  
De biens ou de maux éternels.

---

Malgré nos plaintes réitérées , on nous envoie conſtamment des Logogryphes & des Enigmes dont les vers ſe moquent de la meſure. Telles ſont ces deux-ci qui ſe trouvent au commencement de la première Enigme du premier volume d'Avril.

Et mon acte n'eſt pas indifférent  
A quiconque veut vivre de maniere , &c.

Nous prions nos Lecteurs de les corriger ainſi :

Et mon ſecours n'eſt pas indifférent  
A qui veut vivre de maniere , &c.

Nous avons encore un avis à donner à ce sujet. La facilité qu'on trouve à brocher des Logoglyphes qui portent *paire*, qui portent *moire*, qui portent *si*, qui portent *mi*, &c. en fait produire des torrents. Nous avons inséré les premiers pour la singularité, mais le grand nombre de nos Lecteurs s'est plaint avec justice de l'abus, & nous avons gémi nous-mêmes de l'abondance. Pour arrêter ce fleau qui nous inonde, nous sommes obligés d'avertir les Auteurs qu'à l'avenir nous n'admettrons plus aucun Logogryphe de cette espèce. Le genre n'est pas assez excellent par lui-même, pour permettre qu'on le défigure encore par la forme la plus imparfaite qu'on puisse lui donner. Nous les prions en conséquence de revenir à la manière ordinaire, & de s'y tenir comme à la moins défectueuse, & la plus agréable au Public.

---

LE mot de l'Enigme du second volume d'Avril, est *Lime*; celui du Logogryphe est *Pressoir*; les autres mots qu'on y trouve font toutes les rimes du Logogryphe même, depuis *Pré*, inclusivement, jusqu'à *Rasse*.



## A L'AUTEUR DU MERCURE.

**J**E suis jeune, Monsieur, je suis fille & jolie, que de raisons pour avoir de la vanité! Ajoutez à cela un motif de plus encore; on dit que j'ai de l'esprit; & je sens bien dans le fonds que je ne suis pas bête. Avec ces petits fondemens d'amour-propre, il étoit naturel que je m'en trouvasse une bonne dose. Aussi n'en manquai-je point, & par une suite nécessaire ne suis-je jamais plus fâchée que quand on me contredit.

Je déchirois impitoyablement il y a quelques jours les Logogryphes à qui, entraîné par le torrent de vos prédécesseurs, vous avez laissé une place dans le Mercure. Ils trouverent des protecteurs ici, ne vous en étonnez pas; je vis en Province. On m'attaqua vivement; j'eus beau me défendre & démontrer que ce n'étoit qu'un détestable jargon proselit par le bon sens aussibien que par le goût, le nombre l'emporta, & je fus condamnée par arrêt de la société à faire un Logogryphe. Je me soumis, non sans murmurer, à ma sentence, & griffonnai l'instrument de mon supplice. On ne me trou-

va point assez punie, & l'on exigea pour achever de m'immoler, que je le fisse passer jusqu'à vous. J'ai satisfait à toutes les conditions, sans avoir pour cela changé de sentiment. Croyez-moi, Monsieur, retranchez de votre livre toutes ces rapsodies qui le déparent; commencez la réforme par moi, jetez mon barbouillage au feu, & faites-nous oublier à jamais jusqu'au mot d'Enigme & de Logogryphe.

Je suis, Monsieur, &c.

*De Car.... à Toulouse.*

Quoique l'instance d'une personne jeune, jolie & spirituelle soit des plus séduisantes, & que nous pensions en secret comme elle sur le genre qu'elle condamne, il ne nous est pas possible de le proscrire. Paris le protège pour le moins autant que la Province, & la diversité notre devise, qui n'exclut rien, nous fait un devoir de l'admettre. Nous aimons mieux nous pâter du Logogryphe qu'elle nous a envoyé. Nous nous y déterminons d'autant plus volontiers qu'il paroît annobli par le ton dont il est écrit. Son coloris fait excuser sa longueur, il annonce du talent pour la Poésie; & comme ce Logogryphe est presque une Ode, nous lui donnons le pas sur l'Enigme. Nous conseillons à cette aimable

86 MERCURE DE FRANCE.  
ble Toulousaine de s'exercer dans un meilleur genre , & de nous faire part de ses productions.

---

## L O G O G R Y P H E .

**T**OI , qui devins , par un crime nouveau ,  
Frere de tes enfans , & mari de ta mere ;  
Sors , Œdipe , de ton tombeau ;  
De mon obscurité viens fonder le mystere ,  
Perce de mes replis , les détours inégaux ,  
A ton esprit subtil , j'ouvre une ample carrière :  
Produite dans l'obscurité ,  
Je cherche toujours la lumiere.  
Ma mere est la malignité ,  
Le ris méchant me sert de pere :  
Tous les humains sont mes sujets ,  
Rois , Princes , Magistrats , sont en butte à mes traits .  
A ce portrait tu crois me reconnoître ?  
Non , la clarté va disparoitre ,  
Un labyrinthe obscur se présente à tes yeux .  
Regarde , vois quel art industrieux  
Préside à cette admirable structure .  
Dans ces greniers formés des mains de la nature ;  
Je conserve avec soin un trésor précieux .  
Tu lui dois ta santé , tes jours les plus heureux ,  
Ton sang en est plus beau , ta force en est plus sûre .

C'en est trop , égarons tes pas ,  
 Prothée audacieux , je change d'existence.

Je suis en toi , tu ne me connois pas ,  
 Par moi l'homme vit , l'homme pense ;  
 Je compose son être & sa plus pure essence ,  
 Je survis même à son trépas.

Détourne tes regards sur cette plage immense ;  
 Les vents sont déchaînés , quelle horreur ! quel  
 fracas !

Eh bien , tu vois cette mer écumante ,  
 Tu vois ces flots lancés sur ces rochers ;  
 Malgré ce bruit affreux , j'affronte ces dangers ;  
 Je fends avec ardeur cette onde blanchissante.

Mais déjà j'ai changé mon sort ;  
 Je seme autour de moi la crainte & l'épouvante ,  
 Fuyez au loin , fuyez , troupe tremblante ,  
 Dans mes yeux j'ai l'horreur , dans mon sang j'ai  
 la mort.

De tant d'objets enfin as-tu fait la trace ?  
 As-tu de ce cahos sondé la profondeur ?

Tu le crois , connois ton erreur ,  
 A peine as-tu volé sur la surface.

Quel tableau frappe mes esprits ?  
 Des vainqueurs , des vaincus , entends-tu bien les  
 cris ?

Vois-tu ces feux , & ces clartés brillantes ,  
 Ces palais embrasés , ces flammes dévorantes ?  
 D'épouvante & d'horreur tous ces lieux sont  
 remplis ;

## 83 MERCURE DE FRANCE.

Amour, voilà les maux que ton caprice entraîne:  
Mais quel est ce vieillard qui se soutient à peine?  
Par l'injure des ans, ses bras sont affoiblis;  
Il ne lui reste plus qu'un courage inutile;  
Il a vu sous ses yeux, massacrer sa famille,  
Son trône est renversé, ses états sont détruits.  
La mort est le seul bien que son ame désire:  
Elle va l'accabler sous les traits de Pirrus;  
Elle a frappé: c'est fait; Ilion, tu n'es plus;  
Tes murs sont abattus, & ta puissance expire:  
C'est trop te présenter un aspect effrayant,  
Je t'offre cette fois un dehors séduisant.  
L'Amour, le tendre Amour partage mon empire;  
Mon sceptre dans ses mains, n'en est que plus  
                charmant,  
A mon nom seul, vois-tu la jeune Iris sourire,  
                Et par un contraste plaisant,  
La vieille Arsinoé gémir, en soupirant,  
Des maux que dans ses traits a causé ma présence  
Sous des lauriers épais, au sein de l'indolence,  
                Quelle est cette divinité?  
Quelle foule empressée & l'adore & l'encense?  
Arrêtons... De quel feu tout-à-coup emporté...  
Phœbus a dans ses mains déposé la puissance!  
                L'ardent Despreaux l'enrichit,  
                Le doux Racine l'embellit;  
Des rimailleurs la troupe immense,  
                Et la dégrade, & l'avilit.  
Ainsi multipliant mes diverses peintures,

J'offrirois à tes yeux mille objets différens ,  
 Et dans des routes plus obscures ,  
 Je conduirois tes pas foibles & chancelans.  
 Mais c'est assez exercer ton génie ;  
 Mes derniers traits vont être plus pressés ,  
 Et dans mon sein tu vas voir entassés  
 Une ville de Livonie ,  
 Les noms qu'on donne à ceux de qui l'on tient le  
 jour ,  
 Un amant malheureux , victime de l'amour ,  
 Ce que Mitril dit à Silvie ,  
 Ce qu'elle lui dit à son tour ,  
 Un bien précieux , mais trop rare ,  
 Un nom sacré , deux notes , une marc ,  
 Ce qu'on choisit assez souvent.  
 Un port fameux , un élément ,  
 Un fauxbourg d'une grande ville ,  
 Un royaume où régna jadis un conquérant  
 Redoutable aux Romains , dans le combat habile ,  
 L'objet des vœux de tout ambitieux ,  
 Deux mots latins dont l'un porte assez souvent  
 l'autre.  
 Double l'un de mes pieds , tu trouves un Apôtre ;  
 Ce que fait éclater tout homme bilieux ,  
 Certain oiseau dont le babil étonne ,  
 Cet art vain , redoutable aux superstitieux ,  
 Et pour finir , ce qu'enfin je te donne.

*Par Mlle de Car.... à Toulouse.*

---



---

**E N I G M E.**

**D**Es plantes que l'on trouve en cent climats  
divers,

Je suis la plus utile, & la plus nécessaire ;  
Il n'est point d'habitant de ce vaste Univers,  
Qui, de me conserver ne se fasse une affaire,  
Partout les arbrisseaux se parent de leurs fleurs,  
Etalant à nos yeux mille belles couleurs ;  
Mais, moi, sans que je sois ni belle, ni féconde,  
Je porte, sans fleurir le plus beau fruit du monde.  
Ce fruit fait la grandeur de tous les Potentats,  
Il renverse souvent les plus puissans Etats.  
Nous naissons, en tout tems, ici-bas deux ju-  
melles,

Qu'on ne peut séparer, sans des douleurs cruelles,  
Lorsqu'on nous voit en l'air, ce présage est fi-  
cheux,

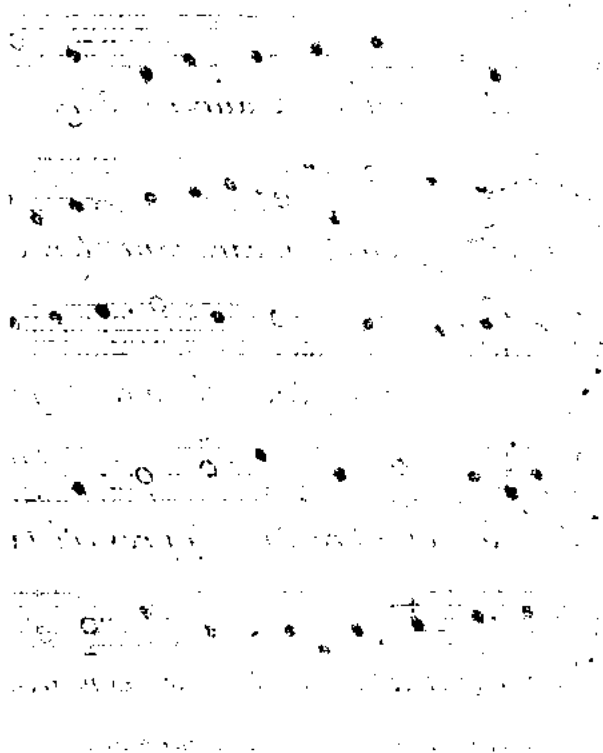
Celui d'une Comete est bien moins dangereux :  
Vous, qu'un peu de plaisir excite à me con-  
noître,

Lecteur, je ne suis point à six pieds de vos yeux ;  
Mais comme c'est le soir qu'on me découvre  
mieux,

Attendez jusques-là, vous me verrez peut-être.

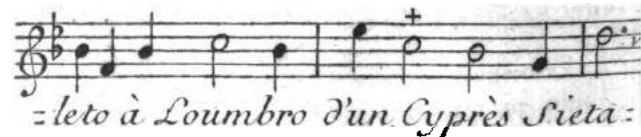
# THE HISTORY OF

THE UNITED STATES OF AMERICA





Chanſon  
*Languedocienne.*



May 1756. Imprimée par Cournelle.

---



---

**CHANSON LANGUEDOCIENNE.**

*Traduction en prose  
françoise.*

1.

**A**L lebat de l'Auroro,  
Dins un pradel de flous,  
Zéphir caressant Floro,  
Climeno touto en plous,  
Disia touto souleto  
A l'ombro d'un cyprés,  
Sietado sur l'herbeto  
A l'Echo sous regrets.

2.

Tirsis es mort, peccaire !  
Auselous plouray lou.  
Flouretos, per me plaire,  
Cambias hostso coulou.  
Pentibo Toutouresso,  
Roussignol amoureux,  
Et bous, Echo fidello,  
Répéras ma doulou.

3.

Lou Roussignol salbarzé  
Beigno dal fond dal bois,  
Suspendré son ramatzé  
Per entendre sa boix.  
L'ondo la pus rapido  
Coulabo lentomen,  
Per abé une aufido  
De son doux instrumen.

1.

**A**U lever de l'Au-  
rore, dans un pré de  
fleurs, Zéphir caref-  
sant Flore, Climene  
toute en pleurs, di-  
soit toute seule à  
l'ombre d'un cyprés,  
ses regrets à l'Echo.

2.

Tirsis est mort,  
hélas ! petits oiseaux  
pleurez -le : fleurs  
pour me plaire,  
changez de couleurs.  
Plaintive, Tourte-  
relle, Roussignol  
amoureux, & vous  
Echo fidele, répétez  
mes douleurs.

3.

Le Roussignol sau-  
vage venoit du fond  
du bois suspendre son  
ramage pour enten-  
dre sa voix. L'onde la  
plus rapide couloit  
lentement pour ouir  
en passant un instru-  
ment si doux.

## 92 MERCURE DE FRANCE.

Peichets à l'abanturo,<sup>4.</sup>  
A la merci dès loups ;  
Prenguets bostro pasturo,  
Dins un desert afrous.  
Troupel, jouts abandonni.  
Tirsis es au tombeau.  
Qu'aco nou bous estouni,  
Jou lou seguiré leu.

Païssiez à l'avanture,<sup>4.</sup>  
à la merci des loups ;  
prenez votre pâture  
dans un désert af-  
freux ; Troupeau , je  
vous abandonne.  
Tirsis est au tom-  
beau : que cela ne  
vous étonne point ,  
je le suivrai bientôt.



---



---

ARTICLE II.  
NOUVELLES LITTÉRAIRES.

---



---

E S S A I

*Sur les Tremblemens de Terre ; premiere  
Partie.*

IL seroit bien téméraire de se croire en état de donner une bonne théorie sur une opération que la nature renferme dans son sein. Phénomene terrible , qui ne se manifeste qu'en portant la désolation & l'effroi.

L'amour du merveilleux & la frayeur grossissent souvent les objets , ou les obscurcissent. Non seulement peu d'Observateurs sont capables d'examiner un tremblement de terre de sang froid , & de répondre par l'assiette de leur ame à ces deux vers d'Horace :

*Si fractus illabatur orbis ,  
Impavidum ferient ruina.*

Mais il en est moins encore qui possèdent les connoissances nécessaires pour observer ces Phénomenes en vrais Physiciens.

Le désir de pénétrer dans ce mystere de la nature couta la vie à Plin le Natu-

raliste. Asthmatique & avancé en âge , les vapeurs sulfureuses qui s'élevoient des crévasses de la terre le suffoquerent pendant qu'il observoit. Pline le jeune , qu'on peut regarder comme un des derniers Auteurs estimables de la Latinité , se borne dans sa Lettre élégante à peindre cet événement , avec les traits les plus propres à inspiter la terreur. Il pleure la mort d'un oncle illustre , mais il ne donne aucun des rapports physiques qui peuvent nous être utiles pour servir de comparaison à ceux d'aujourd'hui.

Paul Jove rapporte seulement en Historien le tremblement qui renversa Lisbonne en 1531 ; mais il ne s'explique point sur les causes auxquelles ce tremblement fut alors attribué ; cependant , le récit des malheurs qu'il occasionna , est assez circonstancié pour montrer une ressemblance frappante entre les deux tremblemens que Lisbonne a éprouvé.

La plupart des relations que nous avons des tremblemens de terre , ne rapportent que des désastres. Elles sont surchargées de tout ce qui peut contribuer à former une idée effrayante ; il est très-difficile de pouvoir saisir dans ces relations quelques faits qu'on puisse lier dans une bonne théorie ; il semble qu'on ait cru qu'il étoit inu-

zèle d'instruire les hommes de la cause d'un malheur qu'ils ne peuvent parer.

Ce qu'on peut lire de plus intéressant & de mieux rassemblé sur cette matiere, se trouve à la fin du premier tome de l'Histoire naturelle de M. Colonne, Gentilhomme Romain, imprimée en 1734, par les soins de M. de Gosmond, & dédiée à M. le Maréchal Duc de Richelieu.

On trouve dans cet Ouvrage la relation de la naissance d'une petite isle qui sortit du fond de la mer, près de Saint Michel du Fayal, une des isles Açores. L'irruption commença le 26 Juin 1638. Le 3 Juillet suivant, le feu commença à s'élever au dessus de la mer qui avoit cent vingt pieds de profondeur en cet endroit, les matieres élançées du fond de ce volcan s'éleverent au dessus de l'eau, & s'accumulerent dans l'espace de quatorze jours au point de former un isle de cinq milles de tour. Cette relation rapportée par M. Colonne est traduite de l'ouvrage du Pere Kirker, *De mundo subterraneo*.

On trouve dans le même Ouvrage des notes anciennes sur la naissance de plusieurs des Isles de Lipari, sur celle de la grande Théracène, sur plusieurs autres petites Isles pareilles, & une relation qui paroît fort exacte de la naissance de la petite Isle

de Santorin qui s'éleva par une éruption qui commença le 23 Mai 1707, & qui fut observée par le Pere Feuillée de l'Académie des Sciences.

On peut joindre à ces rapports ceux du tremblement affreux qui a renversé Lima, & abîmé Callao, en 1746 : on doit surtout consulter les témoins les plus éclairés des désastres que Lisbonne & plusieurs Villes de Portugal & d'Espagne viennent d'essuyer.

Tous ces rapports rassemblés ne pourront encore suffire pour établir une Théorie certaine ; on ne peut que former une chaîne de probabilités, & faire en sorte que tous les nœuds de cette chaîne répondent exactement à des faits pris dans la nature, & à quelque principe bien reconnu, & plus ou moins général.

Tout ce que la raison éclairée est en droit d'exiger d'un pareil ouvrage, c'est que l'Auteur ne cherche point à suppléer par la force de son imagination à ce qui lui manque d'essentiel pour lier les faits les uns aux autres. Content de s'essayer sur une semblable matière, un homme sage doit ne s'attacher qu'à former une théorie qui présente à l'esprit des idées naturelles & précises, sans espérer que ses efforts puissent aller plus loin qu'à la rendre plus  
ou

ou moins sensible, plus ou moins vraisemblable,

C'est ce que l'ingénieux Auteur des *Conjectures physico-mécaniques sur la Propagation des secousses dans les tremblemens de terre* reconnoît lui-même. Il ne sera donc pas étonné si je ne me rends pas au plaisir que j'aurois à croire un Auteur qui me plaît par la force de son imagination, la clarté & l'élégance de son style. Il paroît désirer qu'on examine & que l'on combatte ses propositions; c'est le rendre utile aux progrès des Sciences que de le mettre à portée de défendre sa théorie. Cependant, si par hasard je réussis à prouver qu'elle ne peut s'appuyer sur les conséquences que cet Auteur a cru pouvoir tirer de ses principes, la seconde partie de cet Ouvrage lui donnera des moyens faciles de renverser un frêle édifice que j'essaierai de construire à mon tour. Puissai-je seulement par la seconde partie de cet Essai, inspirer à l'Auteur des *Conjectures physico-mécaniques* une partie de l'estime dont je suis pénétré pour lui!

Cet Auteur établit pour premier principe.

« Un levier agité par une de ses extrémités, & fixé de telle sorte qu'il éprouve des commotions dans toute sa lon-

E